

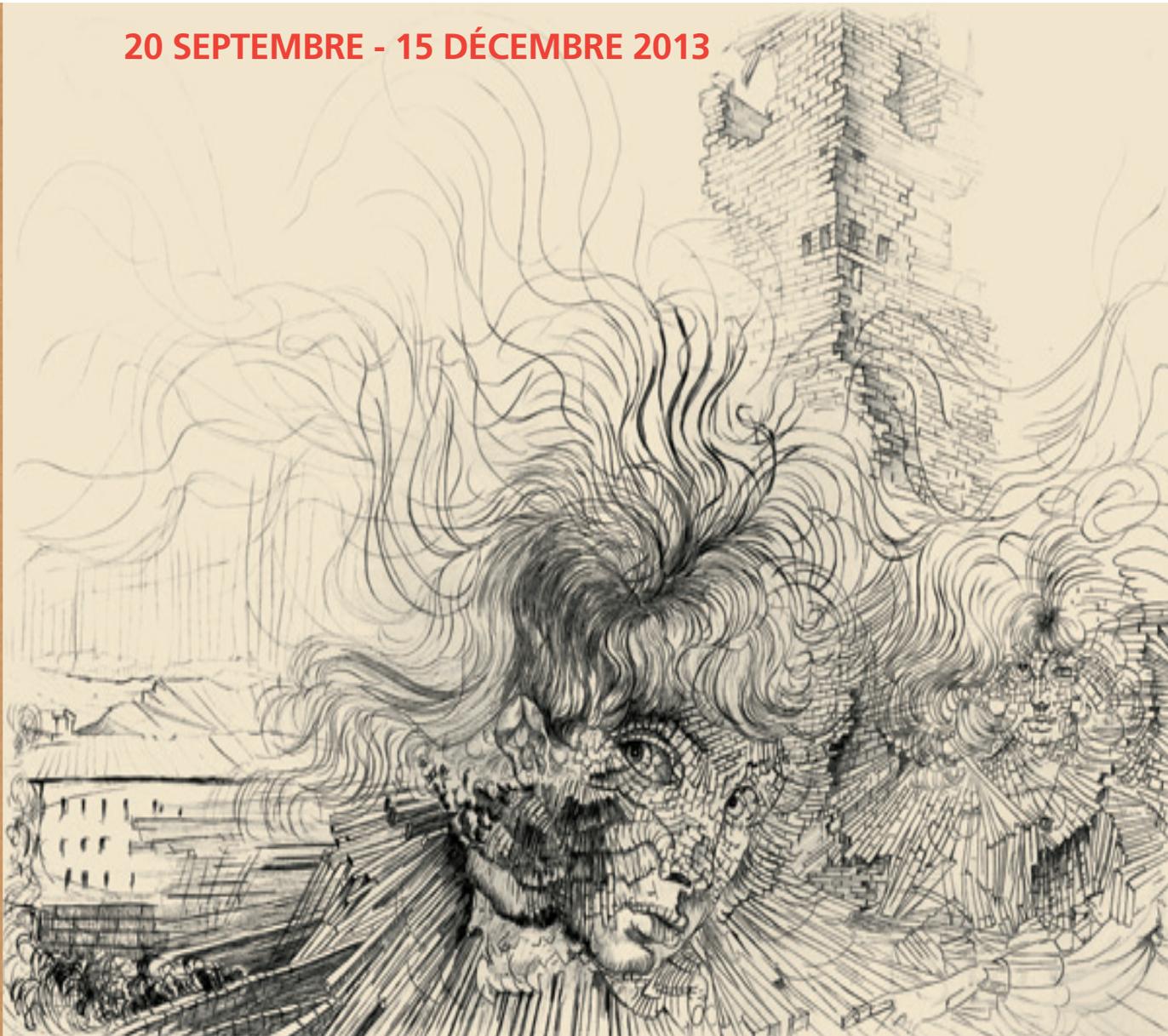


MARSEILLE-PROVENCE 2013  
CAPITALE EUROPÉENNE  
DE LA CULTURE



MP2013.FR

20 SEPTEMBRE - 15 DÉCEMBRE 2013



› Hans Bellmer - Les Milles en feu - 1940

**CRÉER POUR RÉSISTER**

# **BELLMER, MAX ERNST SPRINGER, WOLS**

**DES ARTISTES AU CAMP DES MILLES**

DOSSIER DE PRESSE





## LE CAMP DES MILLES : 1939-1942

### Un lieu témoin prend le relais des témoins

Le Camp des Milles est aujourd'hui le seul grand camp français d'internement et de déportation encore préservé et accessible au public, et l'un des très rares en Europe.

Il a connu entre 1939 et 1942 un engrenage tragique d'internements d'étrangers et d'antifascistes de 38 nationalités, par la République puis par Vichy, pour devenir finalement une antichambre d'Auschwitz avec la déportation de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants juifs dans le cadre de la Shoah.

#### De septembre 1939 à juin 1940, le Camp des Milles est un camp français pour "sujets ennemis" :

Les ressortissants du Reich y sont internés alors que la plupart d'entre eux sont des réfugiés antinazis, ayant cherché asile en France.

#### De juillet 1940 à juillet 1942, sous le Régime de Vichy, ce camp devient un camp pour les "indésirables" :

Dans le cadre de sa politique générale d'exclusion et de répression, l'État français de Pétain transfère au Camp des Milles des antifascistes, des internés des camps du Sud-Ouest, d'anciens membres des brigades internationales, et des juifs ayant fui les persécutions.

#### En août et septembre 1942, il devient un camp de déportation des juifs :

Les juifs de la région - considérés comme étrangers par Vichy - sont conduits au Camp des Milles pour être déportés vers Auschwitz. C'est donc à juste titre qu'on parle d'un "Vel d'Hiv du Sud", mais aux Milles, les déportations ont eu lieu avant même l'occupation allemande.

Ce camp fut installé dans une ancienne tuilerie, au bout d'une simple rue d'un village proche d'Aix-en-Provence. C'est dans cet "ordinaire" du quotidien que des "hommes ordinaires" ont pu - et peuvent encore - enclencher "l'extraordinaire" d'un assassinat de masse.

C'est aussi un lieu où des hommes et des femmes, inconnus ou célèbres comme Hans Bellmer, Max Ernst, Ferdinand Springer ou Wols, ont su résister à la déshumanisation par le souci des autres ou par la création artistique dont de très nombreuses traces existent encore sur le site. Le retour d'une culture vivante sur le site du Camp des Milles est aujourd'hui un hommage à leur mémoire. Et aussi une manière de compléter par l'approche artistique et sensible les explications que la raison, l'histoire et les autres sciences de l'homme présentent dans les autres parties du Mémorial.



> "Die Katakombe", four à tuiles devenu refuge de la vie culturelle au camp, du nom d'un cabaret contestataire de Berlin fermé en 1935 par les nazis



> Salle des Peintures murales : "Le banquet des Nations", attribué à Karl Bodek, déporté des Milles et mort à Auschwitz



> Sur trois écrans, film immersif présentant les résistibles engrenages conduisant au génocide



> Max Ernst : Les Peupliers, 1939

## BELLMER, ERNST, SPRINGER, WOLS AU CAMP DES MILLES

Au centre du programme d'expositions temporaires engagé cette année par la Fondation du Camp des Milles, s'est imposée une exposition dédiée à quatre d'entre eux : Hans Bellmer, Max Ernst, Ferdinand Springer, Wols. Les trois premiers s'étaient croisés à Paris avant de se retrouver aux Milles.

En septembre 1939, ces artistes, nés en Allemagne, qui se sont établis en France depuis plusieurs années, vivent dans la zone sud, où se sont réfugiés de nombreux intellectuels exilés. L'exposition réunit une cinquantaine d'œuvres des années 1939-1941, presque exclusivement des œuvres sur papier, ainsi que des documents concernant les artistes et des pièces d'archives relatives à la vie au Camp des Milles, pour beaucoup inédits.

Sont exposés les dessins et aquarelles qu'ils ont réalisés durant leur détention mais aussi dans les mois qui ont précédé leur internement et qui ont suivi leur libération.

L'exposition témoigne de la persistance de leur activité créatrice pendant la guerre. Si ces années ne semblent pas constituer une césure dans l'œuvre de Hans Bellmer et de Max Ernst, elles marquent en revanche un tournant décisif dans l'œuvre de Wols et de Ferdinand Springer.

Commissariat : Juliette Laffon et Bernadette Caille pour la partie documentaire

Conseiller scientifique : Alain Paire

Un catalogue sera publié par les Éditions Flammarion

(Éditorial d'Alain Chouraqui, avant-propos de Juliette Laffon, contributions d'Alain Paire et de Bernadette Caille)



## « QUAND J'ENTENDS PARLER DE REVOLVER, JE SORS MA CULTURE\* »

Avant même la déclaration de guerre du 3 septembre 1939, l'armée française réquisitionne la tuilerie des Milles pour y rassembler principalement des Allemands et des Autrichiens par crainte des agissements d'une "cinquième colonne" de civils susceptibles d'œuvrer de l'intérieur contre la France. Leur nationalité les fait considérer comme des "sujets ennemis", alors même que la plupart d'entre eux sont des antinazis réfugiés en France. L'histoire du Camp des Milles est celle d'un engrenage qui commence avant-guerre et qui voit des Français basculer d'une méfiance pour l'étranger et d'un antisémitisme ancien aux pratiques de l'internement des "indésirables" et enfin à l'horreur de la Shoah. C'est une histoire française, sous la responsabilité des autorités de la III<sup>e</sup> République d'abord, puis du gouvernement de Vichy, avant même l'occupation allemande de la zone dite libre.

La mission du Site-Mémorial du Camp des Milles est de rappeler l'histoire tragique dont témoigne ce camp, et de présenter les engrenages qui, par des intolérances et persécutions successives, xénophobe, idéologique et antisémite, l'ont amené à devenir un rouage français de la machine de mort nazie, un lieu de départ pour Auschwitz. L'ambition pédagogique et citoyenne est ici de s'appuyer sur l'histoire du lieu et de la Shoah mais aussi des autres génocides avérés du XX<sup>e</sup> siècle, pour renforcer la vigilance et la responsabilité du visiteur, et du jeune visiteur en particulier, face aux menaces toujours actuelles du racisme, de l'antisémitisme, des crispations identitaires, du fanatisme et des extrémismes.

La démarche suivie pour atteindre cet objectif fait du Site-Mémorial du Camp des Milles une réalisation unique au monde sur un lieu de mémoire, aujourd'hui reconnue par l'Unesco. Car ce Site-Mémorial repose sur une combinaison inédite de plusieurs options d'aménagement : un haut lieu de mémoire préservé et un riche musée d'histoire, mais aussi un musée d'idées sur les résistibles engrenages vers le pire, un "laboratoire" innovant dans son contenu scientifique comme dans ses dispositifs pédagogiques, et enfin un lieu de culture patrimoniale et artistique par l'importance du monument historique et en écho à la présence de si nombreux artistes et intellectuels dans le camp. C'est ainsi qu'un "espace réflexif" propose des acquis scientifiques pluridisciplinaires accessibles pour la première fois sur un lieu de mémoire, des clés de compréhension des processus individuels et collectifs qui ont conduit – et qui peuvent encore conduire – à l'horreur génocidaire. Et ce Volet réflexif prend fin devant un "Mur des actes justes" qui montre la variété des actes de résistance et de sauvetage possibles et la grande diversité des hommes et des femmes qui nous ressemblent et qui ont su réagir efficacement, chacun à sa manière, face aux génocides du XX<sup>e</sup> siècle.

Les fondateurs du mémorial n'ont pas voulu que le visiteur, le jeune visiteur en particulier, sorte des lieux écrasé par la cruauté humaine, mais soit surtout conforté dans l'idée que l'homme a la capacité de dire non à l'inacceptable, que chacun peut trouver dans sa conscience morale, dans son éducation, mais aussi dans son expérience et sa mémoire collective, les raisons si ce n'est les réflexes pour être humain vis-à-vis son prochain. Avant même le Mur des actes justes, c'est donc tout au long du parcours de visite du Mémorial que les résistances sont mises en avant, résistances par le sauvetage, par les armes, par la dignité maintenue face à la volonté d'abaissement, et particulièrement par la création artistique.

En effet, au cœur même du Camp des Milles et de l'engrenage vers la barbarie dont il fut l'un des rouages, la culture et l'art trouvèrent leur place grâce aux nombreux intellectuels et artistes qui y furent internés. Malgré les privations et le manque de moyens, cette production est remarquable par sa diversité et son ampleur. Abondante durant la première période du camp, entre 1939 et 1940, on la retrouve avec une intensité variable tout au long de l'histoire du camp, jusqu'à l'été 1942.

Toutes les disciplines sont concernées : la peinture et le dessin (avec notamment Hans Bellmer, Max Ernst, Ferdinand Springer, Alfred Otto Wolfgang Schulze dit Wols, mais aussi Robert Liebknecht, Gustav Ehrlich dit Gus, Eric Isenburger, Werner Laves, Léo Marschutz, Franz Meyer, Max Lingner, Karl Bodek...); la littérature avec des écrivains, poètes, traducteurs ou critiques (comme Alfred Kantorowicz, Golo Mann, Lion Feuchtwanger, Franz Hessel, Manès Sperber, Friedrich Wolf); la musique (avec le pianiste et compositeur Erich Itor Kahn, le chef d'orchestre Adolf Siebert, le pianiste de jazz Ernst Engel, les chanteurs Ernst Mosbacher, Joseph Schmidt, Léo et Siegfried Kurzer...); le théâtre avec des comédiens, chansonniers, auteurs dramatiques et metteurs en scène (comme Friedrich Schramm et Max Schlesinger); la sculpture avec Peter Lipman-Wulf... Sont aussi présents des savants comme Otto Meyerhof, prix Nobel de médecine en 1922, ou Thadeus Reichstein, prix Nobel en 1950, des avocats, des journalistes, des architectes, des hommes politiques allemands, autrichiens, italiens...



> Wols - La danseuse noire ; aquarelle réalisée au Camp des Milles, 1940



> Ferdinand Springer - L'écorché, 1940

Certains ne supportent pas le sort qui leur est fait, comme l'écrivain alors connu Walter Hasenclever qui met fin à ses jours au Camp des Milles en 1940.

Beaucoup s'attachent cependant à poursuivre leur activité, influencés par les circonstances extraordinaires et tragiques qui président à leur internement ou inspirés par le cadre même de la tuilerie. Ils donnent libre cours à leur créativité, parfois avec humour ou ironie, pour préserver leur dignité, tromper l'ennui, entretenir leur moral comme celui de leurs camarades, passer des messages...

Des commandes officielles leur sont parfois passées, comme la réalisation entre 1939 et 1941 d'imposantes peintures murales pour le réfectoire des gardiens, encore visibles aujourd'hui. Parmi elles, un grand "repas des nations" rassemble tous les peuples à la même table, en période de racisme institué... Cette peinture est attribuée au peintre Karl Bodek, déporté et assassiné à Auschwitz.

Plus de 400 œuvres picturales, musicales, littéraires... sont ainsi conçues au Camp des Milles. En outre, des centaines de traces, décorations ou graffiti anonymes ont été mis au jour : fleurs, visages, animaux, couples enlacés, masques dessinés sur les murs... constituent le témoignage précieux d'une forme de résistance à la déshumanisation dont les internés étaient l'objet, leur façon de rester des hommes libres et debout dans ce lieu de souffrance et pourtant si inspirant pour certains d'entre eux. Ils avaient même aménagé un long four à tuiles en lieu de vie culturelle, de conférences et de petits spectacles ("Die Katakombe" du nom évocateur d'un cabaret berlinois contestataire fermé par les nazis en 1935).

C'est pourquoi la Fondation du Camp des Milles - Mémoire et Éducation a souhaité enrichir d'une approche sensible et artistique l'approche historique et scientifique et le message pédagogique qui sont ses missions premières. Il s'agit ainsi pour nous de faire comprendre mais aussi, au-delà de la raison scientifique, de faire ressentir la dimension humaine universelle de cette terrible expérience historique par le retour d'une culture vivante, en écho et en hommage à la mémoire et à la créativité des artistes internés au camp.

Cependant, présenter des événements culturels sur le lieu d'une mémoire tragique ne va pas de soi. Elle oblige au plus grand discernement par respect pour les souffrances nées de ce lieu, comme par dignité pour les visiteurs qui viennent s'y confronter. Complémentaire des autres espaces et expositions permanents du Site-Mémorial, la culture doit servir le lieu et non pas s'en servir.

C'est ainsi qu'après un premier forum annuel "Femmes debout, femmes en résistances" le 8 mars 2013, le Site-Mémorial du Camp des Milles a proposé un premier concert, en partenariat avec le Festival international d'art lyrique d'Aix-en-Provence. Les qualités musicales du London Symphony Orchestra s'y sont combinées à la sensibilité d'écoliers et de collégiens de Marseille et sa région, pour permettre la composition et l'interprétation partagées de portraits musicaux de quatre personnages du camp confrontés à la persécution.

Dans la même perspective, les premières expositions inaugurant notre salle d'exposition temporaire sont réunies sous l'intitulé "Créer pour résister". Car, on l'a compris, l'activité artistique est à nos yeux la marque d'une résistance, délibérée ou non, parfois explicite, qui fit son chemin entre les couloirs du camp.

Parmi ces expositions, la plus importante présente des œuvres réalisées de 1939 à 1942 par quatre peintres parmi les plus renommés du Camp des Milles, Hans Bellmer, Max Ernst mais aussi Ferdinand Springer et Wols, dans l'œuvre desquels cette période constitue un tournant comme elle opère une rupture dans l'histoire de l'humanité. Que l'équipe de Marseille Provence 2013 soit ici remerciée pour le partenariat qui permit cette grande exposition.

Les artistes exposés sont imprégnés, à des titres divers, par les grands courants du début du XX<sup>e</sup> siècle, et notamment par le surréalisme. Ils marquent de leur empreinte l'histoire du Camp des Milles et sa mémoire. Ils ont en commun surtout d'avoir cru en la France, de s'y être installés ou réfugiés, pensant y trouver l'abri qu'ils pouvaient espérer de la patrie des droits de l'Homme. Max Ernst et Hans Bellmer sont clairement des antinazis, Wols, qui fréquente lui aussi les surréalistes déjà avant-guerre, quitte l'Allemagne dès 1933 et n'y reviendra plus. C'est le cas également de Ferdinand Springer que son mariage avec une juive allemande exclut de sa famille et de son pays. Ils se retrouvent pourtant internés comme ennemis potentiels de la France, ce pays où Dieu lui-même est censé vivre heureux, selon un vieux dicton yiddish que l'écrivain Lion Feuchtwanger détournera dans le titre de son livre "Le Diable en France", racontant son internement aux Milles.

C'est ce diable que ces quatre artistes, comme de nombreux autres internés, tenteront de conjurer par leur activité culturelle au Camp des Milles.

Les hommes qui ont commis le pire ou laissé faire ce "diable", comme ceux qui ont aidé les victimes, nous ressemblent.

Qu'aurions-nous fait à leur place ?

Que ferions-nous dans des circonstances semblables ?

Serait-il pardonnable aujourd'hui, éclairés par leur passé, de nous laisser surprendre comme eux ?

À ces questions fondamentales, le Site-Mémorial du Camp des Milles tente de répondre dans ses différentes dimensions, mémorielle, patrimoniale, scientifique, éducative, culturelle, citoyenne...

Afin d'aider chacun à gagner le pari collectif que l'homme puisse apprendre de son passé et sache transformer la mémoire révérence en mémoire référence. Pour aujourd'hui et pour demain.

**Alain Chouraqui**

Président de la Fondation du Camp des Milles - Mémoire et Éducation  
Directeur de Recherche au CNRS



## HANS BELLMER

Né en 1902 à Kattowitz, dans la Silésie allemande, Hans Bellmer a 37 ans lorsqu'on le contraint à rejoindre le Camp des Milles. Après plusieurs aller-retour entre la France et l'Allemagne, il avait décidé en 1938 de quitter définitivement son pays d'origine. Il avait auparavant résolu de cesser "tout travail utilitaire" dans la société de son temps, "à titre de refus", disait-il, "contre le fascisme allemand et la perspective de guerre". Bellmer participait depuis 1935 aux réunions de la Place Blanche du mouvement surréaliste. André Breton avait publié ses dessins et ses photographies dans la revue *Le Minotaure*, Christian Zervos faisait de même dans les *Cahiers d'Art*, Paul Eluard composait autour de son travail des poèmes édités par Guy Levis Mano.

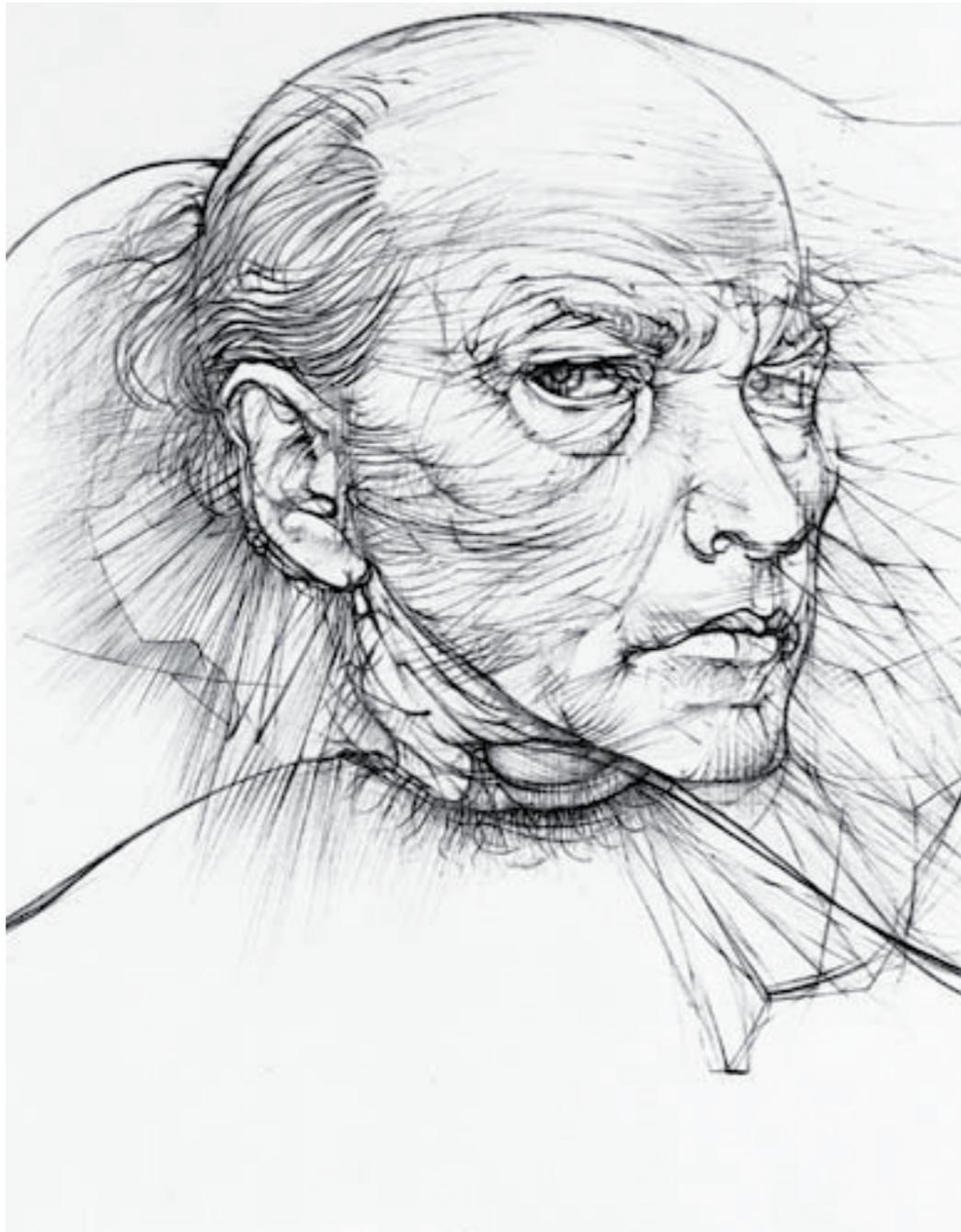
Quand survient la seconde guerre mondiale, Hans Bellmer est en vacances dans le Sud de la France, en compagnie d'une amie écrivain, Joyce Reeves. Le 3 septembre 1939, l'administration le somme de se rendre à Uzès, en compagnie d'autres émigrés allemands. Un autobus va les conduire jusqu'à la Tuilerie des Milles. Au moment des adieux, Joyce Reeves lui offre un exemplaire des oeuvres complètes de Baudelaire qui est avec Rimbaud le poète qu'il lira assidûment pendant son internement.

On prétend qu'il s'en serait réjoui, Hans Bellmer accepte pour partie que son internement puisse relever d'une étrange prédestination : dans certains de ses dessins très curieusement prémonitoires, les murs de brique font partie intégrante du décor de ses rêves intérieurs. Le rêve de pierre de *Tête de femme sur une tour* est une oeuvre sur papier que le Centre Georges Pompidou date de 1934. Dans les enchevêtrements de traits et les surimpressions du *Vermoulu et du plissé*, dans *Les Milles en feu*, on décèle la part maudite, les troubles d'identité, le désordre et les flux d'obsessions qui signent sa singularité. En échange d'un minimum de tranquillité, de tabac et de cognac, Hans Bellmer travaille parallèlement à la manière de Dürer ou bien "avec la rigueur de Monsieur Ingres" : il se prête au jeu de la commande, exécute des dessins irréprochables, par exemple, le portrait de Charles Goruchon. Pour des êtres qu'il estime, sa capacité d'invention est intacte. Les portraits de ses amis Max Ernst et Ferdinand Springer sont aventureux ; leur facture cubiste est inspirée par l'omniprésence du motif de la brique.

Après cinq mois de captivité, Bellmer est requis le 30 janvier 1940 pour travailler en tant que prestataire à Forcalquier. Il emporte avec lui un superbe collage, un crayon et gouache réalisé en compagnie de Max Ernst : *Créations / Créatures de l'imaginaire*. Bellmer est isolé dans une cellule de la prison de la ville. Avec les autres internés, majoritairement autrichiens, il participe à la réfection d'un chemin cantonal. Ferdinand Springer qui le rejoint en avril, a raconté qu'à Forcalquier, Bellmer fréquentait le poète Pierre Seghers ; le printemps venu, il y eut quelques heures de rémission, les trois amis déjeunaient ensemble dans une petite auberge proche d'un torrent.

En mai 1940, Ferdinand Springer et Hans Bellmer sont affectés dans la Sarthe, au camp de Meslay-du-Maine. Un ordre d'évacuation les oblige à marcher pendant trois jours et trois nuits en direction d'Angers. Un train de marchandises qu'ils croisent transportera Bellmer jusqu'à Toulouse. Pour échapper aux contrôles de la police de Vichy, il jette son passeport dans un égout. Ses talents de faussaire – il fabriqua des cachets et des faux papiers pour la Résistance – lui permettent de confectionner de nouveaux papiers d'identité : il s'attribue le nom de Jean Bellmer.

Jusqu'à la Libération, il vit entre Castres, Revel et Toulouse. Hans Bellmer fait à Carcassonne la connaissance de Joë Bousquet dont il réalise en 1945 un portrait gouaché qui fut donné à Jean Ballard, le directeur des *Cahiers du Sud*. Cette oeuvre appartient aujourd'hui aux collections du musée Cantini de Marseille. Hans Bellmer meurt à Paris le 23 février 1975.





## MAX ERNST

Max Ernst est né le 8 avril 1891 à Brühl, petite ville de la province rhénane ; il meurt à Paris le 1<sup>er</sup> avril 1976. Sur les conseils de Paul Eluard qui vient le voir à Cologne, il s'établit en France en 1921. Sept années auparavant, il avait été mobilisé en tant qu'artilleur ; la violence du premier grand conflit mondial l'avait durement marqué. Vivant en France, il n'avait pas directement ressenti l'ascension du III<sup>e</sup> Reich dont il était devenu l'une des cibles : il est destitué de sa nationalité en 1933, son oeuvre fait partie de "l'art dégénéré".

En juin 1937, il rencontre à Londres Leonora Carrington. Elle est née en 1917, Max est de 26 ans son aîné, un amour fou s'empare de ces deux personnes. Ils quittent Paris, vivent ensemble dans une maison de Saint-André d'Ardèche à partir de l'été 1938. Dans son autobiographie (*Écritures*, éd. Gallimard, 1970) Max Ernst raconte qu'au début de la seconde guerre mondiale, il fut tout d'abord "interné pendant six semaines dans la maison d'arrêt de Largentière, puis aux Milles, près d'Aix-en-Provence, où il partage une chambre exiguë avec le peintre Hans Bellmer". Largentière n'est pas trop éloigné de Saint-Martin, Leonora peut lui rendre visite. Elle lui apporte des vivres et du linge ; elle ne pourra pas venir le retrouver derrière les barbelés des Milles.

À l'intérieur du camp, la silhouette de Max Ernst ne pouvait pas passer inaperçue. Lion Feuchtwanger mentionne sa présence, Ferdinand Springer l'avait connu dans l'atelier de gravure d'Hayter pendant les années 30. Écrivain, journaliste et militant, Alfred Kantorowicz souligne sa discrétion : "Au camp, il vivait incognito. Quasiment personne ne savait qui il était, ce qu'il faisait, ce qu'il valait". Dans une lettre adressée à la galeriste Jeanne Bucher le 28 novembre 1939, Max confesse son inévitable désœuvrement : "Je ne travaille pas ici, j'ai bien essayé mais ça ne marche pas...". Il achève un petit nombre de dessins et de frottages : dans son catalogue raisonné, on dénombre six travaux, principalement les apparitions fantomatiques des *Apatrides*.

Dans *La vie partagée* (éd. Bourgeois, 2002), Dorothea Tanning raconte : "c'est lui qui doit porter les ordures sur une brouette au-delà du portail" ... "Les fours font de magnifiques cellules, pleines à craquer. Population hétéroclite : légionnaires à la poitrine chamarrée de médailles ; trafiquants en tout genre, des cigarettes à l'opium (qualité médiocre), au vin et au foie gras. Bellmer, enfermé dans le même four, dessine Max de profil, son copain artiste et tout en brique, un profil de briques du four à briques" ...

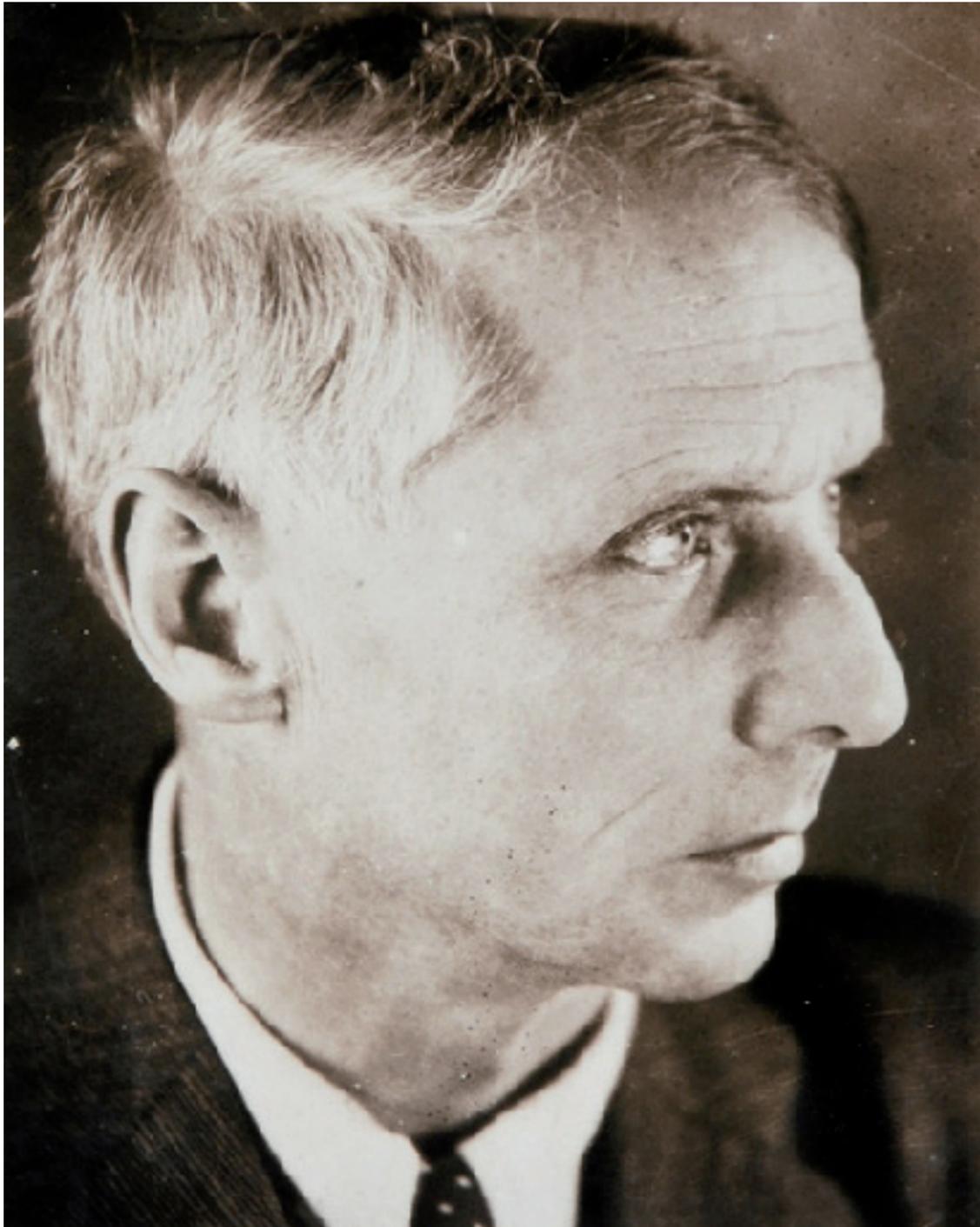
Max Ernst se souvient du camp comme d'"un juste milieu entre la Pologne – c'est à dire le nulle part – du Père Ubu, et les sombres étouffoirs de Kafka". Ses phrases seront souvent citées : "Partout il y avait des débris de briques et de la poussière de briques, même dans le peu qu'on nous donnait à manger. Cette poussière rouge pénétrait jusque dans les pores de la peau. On avait l'impression d'être destinés à devenir débris de briques".

Une lettre de Paul Eluard, adressée début décembre à Albert Sarraut, permet d'obtenir sa libération, quelques jours avant Noël, le 23 décembre 1939. À Saint-Martin d'Ardèche, le manque de finances et l'isolement sont permanents. Des envois de son ami carcassonnais – le poète Joë Bousquet – qui lui achète des toiles, permettent de survivre. Survient le 12 mai 1940, le nouveau gouvernement français rouvre le Camp des Milles. Le cauchemar se renouvelle : les gendarmes frappent à sa porte et lui mettent des menottes aux poings. Leonora Carrington le voit partir : sa santé mentale et son équilibre sont profondément perturbés, leur couple va se défaire.

Les troupes allemandes peuvent arriver dans le Sud. Avant qu'il ne soit trop tard, les anti-nazis des Milles décident de faire pression sur le commandement militaire. Le capitaine Charles Goruchon accepte que les internés puissent quitter le camp, à partir d'un train. Max Ernst s'inscrit parmi les volontaires. Une curieuse épopée s'ensuit du 22 au 25 juin 1940, un aller-retour s'effectua entre Marseille et Bayonne. Franz Hessel et Wols faisaient partie du convoi. Au retour, un nouveau camp s'improvisa en rase campagne, près de Nîmes, à Saint-Nicolas du Gard : "Notre prochaine prison dans les garrigues du Gardon, infestées par les moustiques et la garde mobile sera une prison mixte".

Il tente de s'évader, il est finalement libéré du camp de Saint-Nicolas en juillet 1940. Après quoi, la vie quotidienne en France redevient intenable. Il abandonne sa maison de Saint-Martin d'Ardèche et rejoint Marseille. Il participe avec André Breton à la création du *Jeu de Marseille*. Dans *Livrer sur demande* (éd. Agone, 2008) Varian Fry évoque son apparition Villa Air Bel et sa soudaine idylle avec Peggy Guggenheim : "Les cheveux blancs et vêtu d'une veste en peau de chèvre retournée, Max Ernst débarque à Marseille, avec un gros rouleau de ses peintures qu'il punaise au salon... Les boucles d'oreille de Peggy sont de longs croissants au bout desquels pendent de minuscules dessins encadrés de Max Ernst".

L'hydravion de Peggy Guggenheim décolle depuis le Portugal, le 13 juillet 1941. Trente-six heures plus tard, leur *clipper* atterrit près de New York. La parenthèse américaine de Max Ernst qui épouse Dorothea Tanning en 1942 et s'en va vivre dans les déserts de l'Arizona, s'achèvera pendant l'été de 1949. Le 6 septembre 1949, Max Ernst écrit un mot à Joë Bousquet : "Mon cher Joë, nous voilà de retour à Paris. Le voyage fut long, long, long, ça n'a pas pris longtemps par contre de me réhabituer. Je suis chez moi. Je redeviens moi". Leonora Carrington est morte à Mexico le 25 mai 2011 : elle avait 94 ans. Dorothea Tanning avait 101 ans lorsqu'elle quitta les vivants, le 31 janvier 2012.



> Max Ernst



## FERDINAND SPRINGER

Ferdinand Springer est né à Berlin en octobre 1907. Du côté de son arrière-grand père paternel, il appartient à une grande famille d'éditeurs scientifiques. Ses études aux Beaux-Arts s'effectuent à Zurich, à Milan et à Paris où il s'est installé en 1928. Parce qu'il ne veut plus retourner dans son pays natal où toute novation sérieuse relève de "l'art dégénéré", ce peintre-dessinateur-graveur est devenu un apatride. Quelques saisons avant la guerre, il a exposé ses travaux dans des galeries privées aux États-Unis et en Angleterre. Dans un livre d'entretiens avec Emmanuelle Foster (éd. Ides et Calendes, 1995) il définit clairement sa situation personnelle, son destin et son statut d'exilé : "je ne me sentais pas allemand, mais pas français non plus".

Ferdinand Springer a épousé une artiste, peintre et sculpteur, Marcelle Behrendt qui est née à Bruxelles ; ses beaux-parents sont des juifs allemands. Son mariage achève sa rupture avec sa famille : "En 1936, mon père m'a demandé de divorcer parce que ma femme était juive... Je devais écrire un procès-verbal de répudiation chez un avocat de Berlin. J'ai donc refusé... Mon père m'a alors fait signer un papier de renonciation à mon héritage".

Il a 32 ans lorsqu'on le convoque en septembre 1939 au Fort Carré d'Antibes : parmi ses compagnons d'infortune, on aperçoit l'écrivain Walter Hasenclever (1890-1940) et le peintre Henry Gowa (1902-1990). Il arrive aux Milles en novembre, sa période d'internement se prolonge jusqu'en avril 1940. Le froid et les mauvaises conditions d'hygiène et d'alimentation en sont la cause, Springer tombe par deux fois gravement malade. Il est tout d'abord victime d'une bronchite. Le médecin-chef qui le soigne efficacement, décide de le muter à l'infirmerie du camp : il devient aide-soignant, sa pratique aisée de l'allemand et du français permet de renseigner les autres malades. Springer dort dans des draps ; il échappe aux litières de paille et à la promiscuité du premier étage de la tuilerie. Pendant le printemps de 1940, il contracte une pneumonie et séjourne pendant trois semaines à l'hôpital civil d'Aix : cette seconde maladie hâte sa libération. Ferdinand Springer opte pour le statut de prestataire, on l'affecte à Forcalquier où il retrouve Hans Bellmer. Auparavant, il a tout de même l'occasion de composer aux Milles une série de cinquante dessins qu'il conserve précieusement, jusqu'au terme de sa vie. Il avait emporté avec lui un petit siège pliant et un carton avec du papier à dessin qu'il utilise lorsqu'il travaille au milieu de la grande cour du camp. Il regarde les travaux et les jeux des autres internés : certains scient du bois ou bien lavent leur linge, d'autres font un peu de gymnastique et des sauts d'acrobatie. Délibérément, vis-à-vis de ces scènes de la vie quotidienne, il adopte une écriture classique, proche de l'art de la Renaissance et du design florentin. À quelques exceptions près, les silhouettes qu'il campe pourraient s'intégrer dans des bas-reliefs antiques. Il s'agit pour lui de se comporter, selon le commentaire d'Emmanuelle Foster, "comme un stoïcien... se sentir libre au milieu des chaînes... une façon pour lui de s'élever au-dessus de l'atmosphère déprimante du camp".

Hans Bellmer éprouvait sincèrement de l'estime pour les talents et la culture de Ferdinand Springer. Il admirait la facture et l'acuité de ses dessins. Par contre, il ne supportait pas la posture "idéalisante" de son ami qui constituait à ses yeux un incroyable déni de réalité. Ferdinand Springer était un amoureux de l'Italie et de la lumière méridionale : aux Milles comme à Forcalquier, il refusait de donner raison à Hans Bellmer qui couvrait de sarcasmes et d'ironie sa production graphique.

Il y eut pourtant chez Ferdinand Springer "un avant" et "un après" seconde guerre mondiale. Pendant l'été 1940, il retrouve son épouse dans sa maison-atelier de Grasse, une cité habitée à cette époque par des artistes réfugiés de premier plan qui deviennent ses amis : Alberto Magnelli, Hans Arp, Sophie Taubauer et Sonia Delaunay. L'exemple et les réflexions de ces aînés achèvent de le convaincre. Comme l'indique la fin du parcours de cette exposition où l'on aperçoit les minuscules feuillets de deux carnets d'écolier, un monde vient de s'écrouler : Springer comprend qu'il lui faut s'aventurer, trouver de nouvelles formes et de nouvelles couleurs pour mieux représenter son époque et son environnement immédiat.

Grasse ne fut pas uniquement son lieu de remise en question et de bascule en direction de l'art contemporain. Pour affronter la pénurie et les privations de cette époque, Ferdinand Springer avait entrepris de faire pousser des légumes sur le domaine appartenant à sa maison. Les résultats n'étaient pas éloquentes : au début de l'automne de 1942, cet homme de grande taille - plus d'1 mètre 80 - pèse 45 kilos. Les lois anti-sémites font peser de trop lourdes menaces, Marcelle et Ferdinand Springer décident de s'exiler en Suisse en novembre 1942. Après trois années passées dans l'Oberland bernois, les deux époux reviennent à Grasse en août 1945 : "Nous trouvons notre maison dans un État effroyable. Elle avait été réquisitionnée pendant la guerre pour héberger des réfugiés... Sur la rue, devant la maison gisait un tank allemand abandonné... Tout était à recommencer. Mon oeuvre d'avant-guerre avait disparu, dans la saisie par la Gestapo des collections Uhde et Hugo Simon... Je me retrouvais à presque 40 ans dans la situation d'un débutant".

Au lendemain de la Libération, Ferdinand Springer refusa de se réinstaller en Allemagne : Il partagea son temps entre Grasse et Paris. Sa vie s'achève le 31 décembre 1998. Francis Ponge dont il illustra le poème du *Galet* avec toute une série de gravures qu'il rêvait de rassembler dans un livre de bibliophilie, écrivait en 1959, à propos de son oeuvre que "le monde qui s'y reflète est celui de notre désintéressement, de notre fierté, de notre amour".



> Portrait de Ferdinand Springer, 1940, dessin d'Hans Bellmer (Source Mathias Springer)



## WOLS



Wols est un acronyme, une abréviation. Avant l'état civil, le dessinateur-peintre-photographe, l'auteur d'aphorismes Wols s'appelle Alfred Otto Wolfgang Schulz. Pendant son enfance et sa jeunesse – il est né à Berlin en mai 1913 – Wols a volontiers pratiqué le violon, Bach était le musicien qu'il vénérât. Son milieu familial est aisé et cultivé, ses parents qui vivent à Dresde souhaitent qu'il devienne chef d'orchestre.

En juillet 1932, Wols découvre Paris : ce premier séjour l'incite à quitter définitivement son pays d'origine. En février 1933, il fait à Montparnasse la rencontre d'une jeune femme roumaine qui sera la compagne de sa vie. Gréty Dajiba a neuf ans de plus que lui. En tant qu'épouse du poète surréaliste Jacques Baron, elle détient la nationalité française. Gréty fréquente l'avant-garde artistique et littéraire. Elle présente à Wols quelques-unes de ses connaissances : Arp, Giacometti et puis surtout Calder dont Wols affectionne le *One Man Circus*, le dispositif de ses mobiles.

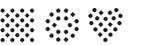
Pour Gréty et Wols, commence à partir du milieu des années trente, une difficile vie d'apatride et de sans papiers. Ils se rendent à Barcelone, séjournent à Ibiza. Faute de permis de travail, ils sont expulsés d'Espagne en décembre 1935 : Gréty et Wols sont obligés de franchir à pied, par des chemins enneigés, la frontière pyrénéenne. La suite de leur séjour en France est moins précaire. Wols devient à Paris un photographe apprécié. Il est sous contrat, expose ses travaux dans la Galerie de la Pléiade. Il est le photographe du Pavillon de la mode de l'Exposition Universelle de 1937 et campe les portraits de plusieurs *outsiders* : Madeleine Robinson, Roger Blin, Georges Malkine, Roger Gilbert-Lecomte, Prévert et Mouloudji posent devant son objectif. Deux de ses photographies sont des portraits de Max Ernst, réalisés en 1938.

Wols a 27 ans : il est enfermé derrière les barbelés de la Tuilerie en mai 1940, on l'aperçoit pendant l'épisode du *Train fantôme* de juin 1940 ainsi que dans le camp qui fut improvisé jusqu'en juillet, à Saint-Nicolas du Gard, près de Nîmes. Auparavant, après avoir subi en septembre 1939 les allées et les gradins du stade de Colombes, Wols transite dans les camps de Vierzon et de Montargis. En 1939 il passe Noël dans le Cher, à Neuvy-sur-Barangeon. Les biographes ne sont pas précis quant aux détails des lieux et du calendrier de sa funeste odyssée. Au total, Wols séjourne dans les camps français pendant quatorze mois. Pour l'aider à supporter l'enfermement, Gréty fait passer derrière les barbelés, aussi souvent que possible, du papier, des encres et des plumes ainsi que du Pernod qu'elle dissimule dans une soi-disant bouteille de limonade. Dans le prolongement de son mariage avec Gréty Dajiba qui fut célébré à l'Hôtel de Ville d'Aix-en-Provence, la libération de Wols survient le 29 octobre 1940.

Pour réaliser ses aquarelles et ses dessins, Wols travaille principalement pendant la nuit, près d'un feu à charbon, ou bien "à la lueur d'une chandelle". Le *Wols Circus* qu'il imagine à partir du microcosme des Milles devient l'un des grands moteurs de sa création. Avec sa structure fermée, les rituels, les protocoles et les évitements qu'elle inflige aux internés, la tuilerie est aux yeux de Wols un monde souterrain, un lieu d'effroi et simultanément une sorte de cirque. Malgré son chaos, sa fatalité et son crépuscule permanents, le Camp des Milles s'impose comme une grille de lecture : c'est un résumé du monde et de la société, à la fois dramatique et farcesque, où l'on peut repérer des invariants, multiplier des scénettes, des péripéties et des changements de décor.

Fin 1940, le couple réside à Cassis "où les pierres, les poissons, les rochers vus à la loupe, le sel de mer et le soleil" lui faisaient "oublier l'importance humaine". Gréty et Wols veulent obtenir un visa pour les États-Unis qu'ils sollicitent avec le concours d'une proche amie de Peggy Guggenheim, Kay Boyle ainsi qu'avec l'aide du Centre Américain de Secours de Varian Fry. Les démarches à Marseille échouent, Wols part se réfugier dans un lieu de silence et de tolérance, le village de Dieulefit dans la Drôme. Le collectionneur et romancier Henri-Pierre Roché, le grand ami de Marcel Duchamp, d'Helen et de Franz Hessel le rencontre : "Il portait toujours un sac de toile grossière, bourré de livres, d'albums et de petits papiers couverts d'aphorismes et de brefs poèmes de lui". Après la Libération, Henri-Pierre Roché présente les travaux de Wols au galeriste René Drouin qui l'expose dans son local de la Place Vendôme, en 1945 et 1947. Antonin Artaud, Joë Bousquet, Jean Paulhan et Jean-Paul Sartre écrivent des textes à son propos. La vie de Wols s'achève misérablement, en septembre 1951.

> Wols



*remercie ses partenaires*

### Partenaires officiels



### Partenaires médias



*L'exposition a bénéficié du soutien du ministère de la Défense, secrétariat général pour l'administration direction de la mémoire, du patrimoine et des archives.*



### Partenaires publics

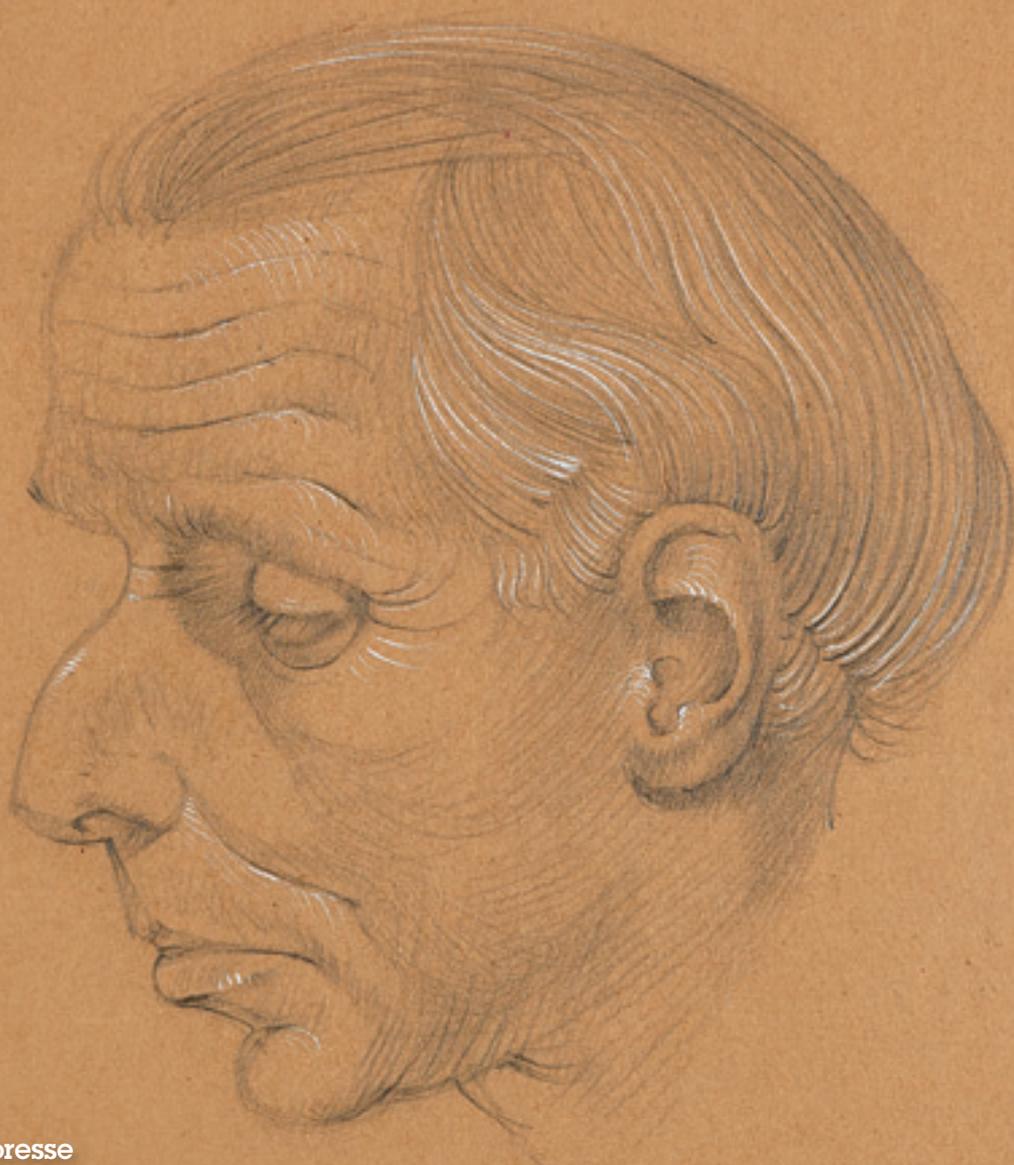


### Fondation et associations partenaires



### Partenaires privés





## Contacts presse

### ► SITE-MÉMORIAL DU CAMP DES MILLES

**Dinesh TEELUCK**

*dinesh.teeluck@campdesmilles.org*

Tél. +33(0)6 78 99 74 63

**Odile BOYER**

*odile.boyer@campdesmilles.org*

Tél. +33(0)6 13 24 24 25

### ► MARSEILLE-PROVENCE 2013

**Sophie SUTRA**

*sophie.sutra@mp2013.fr*

Tél. +33 (0)6 77 34 03 35

**Joanna SELVIDÈS**

*joanna.selvides@mp2013.fr*

Tél. +33 (0)7 86 02 17 09

### ► CLAUDINE COLIN COMMUNICATION PRESSE NATIONALE ET INTERNATIONALE

Presse nationale : **Christelle MAUREAU**

*christelle@claudinecolin.com*

Presse internationale : **Diane JUNQUA**

*diane@claudinecolin.com*

Tél. +33 (0)1 42 72 60 01

MAX ERNST PAR HANS BELLMER - 1940